



## Agnès Varda dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



**Je suis née... le long des étangs d'Ixelles.**

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

AGNÈS VARDA : Vous pouvez m'emmener à la Gare du Midi ?

JÉRÔME COLIN : Non.

AGNÈS VARDA : Vous ne connaissez que quoi ? Quelle gare ?

JÉRÔME COLIN : Je connais toutes les gares madame mais je n'ai pas envie de bouger parce que j'en ai marre de Bruxelles, y'a trop d'embouteillages et donc je me suis dit, comme c'est joli la Place Ste Croix, comme c'est joli les étangs d'Ixelles, je me suis dit qu'on allait rester là un petit peu vous et moi.

AGNÈS VARDA : Vous savez moi ça me plait que vous disiez la Place Ste Croix parce que c'est comme ça, quand je venais à pieds, là, avec ma maman, le long des étangs d'Ixelles, ici, on arrivait à la Place Ste Croix, au marché. Donc moi j'ai fait ce chemin énormément de fois à pieds, je veux bien faire un voyage immobile – j'en ai bafouillé – je voulais dire que (j'espère que vous couperez, ce n'est pas du direct, pas du intégrale...).

JÉRÔME COLIN : Bien sûr on coupe.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Voilà je suis très bien ici parce que vous voyez ce chemin, là, le long des étangs d'Ixelles, je l'ai fait avec ma mère, beaucoup, dans les années 30, parce qu'on allait à la Place Ste Croix. Et moi ça me gêne qu'elle s'appelle Flagey maintenant.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

AGNÈS VARDA : J'aime bien dire Place Ste Croix.

JÉRÔME COLIN : La Place Flagey est là, la Place Ste Croix en fait est ici.

AGNÈS VARDA : Ah bon ? Mais avant c'était tout la Place Ste Croix.

JÉRÔME COLIN : Donc aujourd'hui c'est voyage immobile avec vous Agnès.

AGNÈS VARDA : Mais les voyages immobiles c'est bien parce qu'on invente où on va. On n'a pas les contingences de la réalité.

JÉRÔME COLIN : Et surtout on ne doit pas revenir.

AGNÈS VARDA : Mais on ne doit pas faire la queue, on ne doit pas montrer ses papiers, on ne doit pas ouvrir ses bagages. Et moi je tâte parce que j'ai deux hanches en titane, en métal, alors chaque fois que je passe « ding », un vrai petit carillon. Je suis obligée de dire excusez-moi... Oh lala. Mais tout à l'heure je vais peut-être filmer. Vous avez une caméra ?

JÉRÔME COLIN : Oui j'ai une caméra. Oh génial !

AGNÈS VARDA : J'ai une idée mais on peut parler, ça suffit peut-être...

JÉRÔME COLIN : On verra bien. Quand vous avez envie. Parce qu'en fait l'histoire c'est que vous êtes née à deux pas d'ici Agnès.

AGNÈS VARDA : Je suis née, je peux vous faire le chemin, le long des étangs d'Ixelles, vous montez, c'est la rue de l'Aurore, voilà, c'est là où je suis née. Non d'ailleurs je suis née avenue de la Couronne et j'ai été très vite transportée là, rue de l'Aurore où j'ai passé toute mon enfance.

JÉRÔME COLIN : D'accord. Votre papa était d'origine grecque, votre maman était d'origine française, comment ça se fait qu'ils étaient à Bruxelles ?

AGNÈS VARDA : Il avait fait ses études, comme beaucoup d'étrangers, les universités belges étaient très célèbres, il avait fait ses études à l'université de Liège. Il avait trouvé du travail à Bruxelles et Anvers. En tout cas on habitait la Belgique.

JÉRÔME COLIN : Ok.

AGNÈS VARDA : Ça m'a gardé quelque chose parce que je ne sais pas, l'ensemble de mon inspiration ne vient pas de mon enfance, mais il y a quelque chose que j'aime beaucoup, parce que ça reste de l'enfance, ce qui fait que quand j'ai été invitée par Claire Leblanc, vous savez, qui dirige le Musée d'Ixelles, en flamand on dit comment ?

JÉRÔME COLIN : Elsene.

AGNÈS VARDA : Elsene. Oui. Quand on m'a invitée à exposer là, j'ai dit oui... comme si c'était un musée comme un autre. Je me suis rendu compte que non. Le mot même d'Ixelles... ça m'a gratté toute la tête, c'était comme si ça avait un peu chatouillé ma mémoire. Et ça m'a donné envie de faire quelque chose, justement puisqu'on parle des étangs d'Ixelles, j'ai fait des photographies comme ça de l'eau avec des feuilles, des saletés, tout ça, et on a reconstitué dans le musée une espèce de poche au sol qui représente les étangs d'Ixelles et les petits bassins qu'il y avait dans ma cour à la maison, ces petits jardins étroits vous savez, comme tous les jardins belges, et là dans ce jardin étroit il y avait un petit bassin qui avait une forme, donc j'ai reconstitué la forme du bassin en hommage aux étangs d'Ixelles, vous voyez c'est tout simple, et j'ai mis une matière plastique dessus qui brille un peu, et j'ai remis un petit pont, et mon ami Valo a construit en réduction une petite cabane à canards.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

AGNÈS VARDA : Vous avez été au musée ? Vous n'avez pas été encore. Ah ben vous l'avez vu alors ce que je vous raconte.

JÉRÔME COLIN : Ben oui j'ai vu.

AGNÈS VARDA : Ben faites votre commentaire alors.



JÉRÔME COLIN : Je n'ai pas de commentaire à faire. C'est votre œuvre. Moi j'ai adoré cette exposition.

AGNÈS VARDA : Ben c'est un commentaire.

JÉRÔME COLIN : Ça m'a beaucoup touché. Mais vous me l'aviez bien vendue avant parce qu'on s'était rencontré avant que je ne la voie.

AGNÈS VARDA : Il s'agissait de promotion. Maintenant il s'agit peut-être de plaisir.

JÉRÔME COLIN : C'est bien, tant mieux, c'est le mot que je préfère au monde, le plaisir.

AGNÈS VARDA : Et dans les expositions, ce que la peinture, ce que l'art nous offre quand même c'est un plaisir qui n'est pas trop défini, c'est ça que j'aime bien. On ne sait pas très bien si on analyse ce qu'on voit, ou on imagine, ou on interprète, vous voyez ?

JÉRÔME COLIN : Ou on ressent.

AGNÈS VARDA : On ressent. Et on a envie de partager avec quelqu'un ou pas. Et quand deux personnes parlent de la même œuvre c'est rigolo parce que quelques fois ça n'a pas de rapport...

JÉRÔME COLIN : Aucun.

AGNÈS VARDA : Chacun a vécu comme ça une émotion par un autre chemin et c'est quand même la beauté de ce que l'art peut faire.

JÉRÔME COLIN : Que ce soit les chansons et les films aussi, exactement la même chose. On peut regarder le film à la même heure, au même endroit, dans le même divan, partager le même oreiller, et ne pas du tout en penser la même chose.

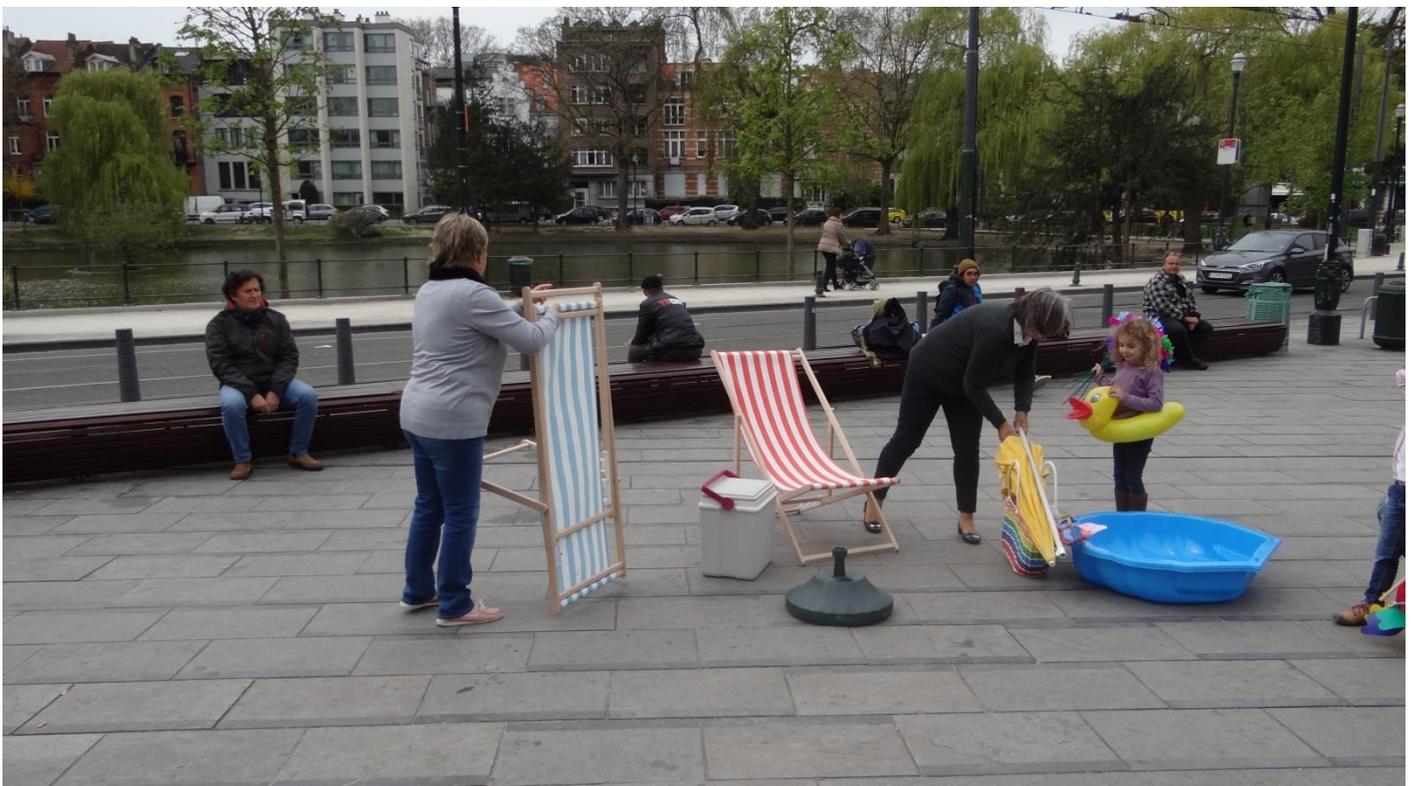
AGNÈS VARDA : Vous allez jusqu'à l'oreiller pour la discussion.

JÉRÔME COLIN : Ah ben oui. Ce n'est pas là que les discussions sont les plus agréables ?

AGNÈS VARDA : J'avais fait un court-métrage qui s'appelait « Comment parler d'amour dans les mosquées et d'architecture au creux de l'oreiller ». Je repense à ça. Donc vous voyez qu'au creux de l'oreiller il y a des conversations qui tiennent debout quand même.

JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord avec ça en tout cas.

**« Si on m'ouvrait un jour on trouverait des plages »...**



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous êtes partie en 40...

AGNÈS VARDA : 10 mai 40, le bombardement de Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : Et là on part évidemment.

AGNÈS VARDA : Papa, maman, les cinq enfants bien serrés dans une voiture. On est parti vers la France, vers le Sud. Comme... vous savez, l'exode. Avec des arrêts, des trouilles, des petites bombes, des petits trucs... Des problèmes de ravitaillement, d'essence, tout ça. Des centaines, des milliers de gens partaient, c'est ce qu'on appelait l'exode tout simplement.

JÉRÔME COLIN : Et vous êtes partis à Sète.

AGNÈS VARDA : Ça s'est fini à Sète, oui. Et c'est comme ça que j'ai connu Sète, j'y ai passé beaucoup d'années après, j'y revenais toujours. C'était une ville d'adoption vraiment. Enormément de contacts avec les pêcheurs, avec la vie là-bas. Je crois que j'aime bien le bord de mer. Vraiment j'aime bien tout ce qui est lié au port, à la pêche, aux poissons, tout ça. Je vois toute sorte de gens qui bougent au fond, on ne fait pas un voyage mais il y a des gens qui bougent autour de nous. Ce sont eux qui voyagent.

JÉRÔME COLIN : Ce sont eux qui voyagent plus que nous. Mais nous on va aller sur vos plages, Agnès.

AGNÈS VARDA : Vous avez déjà été sur une de mes plages ?

JÉRÔME COLIN : Knokke le Zoute, je la connais. Noirmoutier, je connais. Je sais que c'est vos plages préférées.

AGNÈS VARDA : Sète.

JÉRÔME COLIN : Venice Beach. Los Angeles d'une manière générale, je sais que vous aimez ça.

AGNÈS VARDA : Venice Beach, c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Et Sète aussi, la Corniche.

AGNÈS VARDA : Ben on s'est partagé déjà beaucoup de choses.

JÉRÔME COLIN : Pas mal hein.

AGNÈS VARDA : Alors oui, c'est pas mal.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est les plages que vous aimez.

AGNÈS VARDA : Et vous savez que dans « Les plages d'Agnès », comme j'avais ces vraies plages mais que je vis tellement à Paris, j'ai fait une fausse plage, artificielle, devant ma maison. Vous avez su ça.

JÉRÔME COLIN : On m'a dit ça et...

AGNÈS VARDA : Vous n'avez pas vu dans le film ?

JÉRÔME COLIN : Non. Je ne me souviens pas de ça, y'a un bout de temps.

AGNÈS VARDA : On a déversé des tonnes... ces gros appareils, je ne sais pas comment ça s'appelle, qui déversent du sable, on avait obtenu ça de la Mairie de Paris, parce que Delanoë avait dit que puisqu'ils faisaient les plages sur les quais de la Seine, et qu'ils avaient le sable tout le temps, ils pouvaient bien nous le donner à la fin. Donc on a fait une fausse plage.

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait Agnès Plage.

AGNÈS VARDA : Attendez, y'a un petit bassin, c'est pour des gosses qui jouent au sable dans le coin.

JÉRÔME COLIN : Génial.

AGNÈS VARDA : Il se passe des choses.

JÉRÔME COLIN : Il y a surtout un pêcheur qui remaille un filet, je ne sais pas si vous avez vu ?

AGNÈS VARDA : Vous croyez que c'est pour faire couleur locale ?

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas, c'est la Place Flagey, c'est la Place Ste Croix, il s'en passe des choses ici madame.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi les plages ? Vous avez dit un jour une phrase absolument magnifique, « Si on m'ouvrait un jour on trouverait des plages ». C'est beau.

AGNÈS VARDA : Mais parce que j'ai dit surtout « Si on ouvrait les gens on trouverait des paysages ». Alors je vais vous donner un exemple, vous Jérôme, si je vous ouvre, quel paysage vais-je voir ?

JÉRÔME COLIN : Oh c'est une bonne question.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Il n'y en n'a pas qui arrive tout de suite ?

JÉRÔME COLIN : Si, si y'en a un qui arrive tout de suite.

AGNÈS VARDA : C'est lequel ?

JÉRÔME COLIN : C'est une plage en Asie.

AGNÈS VARDA : Ah vous voyez qu'il y a quelque chose de plage qui tinte chez vous.

JÉRÔME COLIN : Le sommet du bien être pour moi. En tout cas c'est l'endroit où je me sens le plus paisible au monde.

AGNÈS VARDA : Moi aussi. Alors regardez ce qu'il se passe pendant qu'on jacasse des plages là, c'est ça, il y a quelque chose qui s'installe. Alors est-ce un hommage à nos amours de jeunesse, mais y'a une plage qui s'installe.

JÉRÔME COLIN : C'est mignon.

AGNÈS VARDA : Ah voilà. Oui mais alors vous voyez, les petits jeux, les bains de mer, le sport, le surf, pour moi c'est zéro. La plage, c'est ce que ça veut dire. Ce qu'on voit. Les trois éléments : le ciel, la mer, la terre. Le sable. Pour moi le monde entier est là et c'est plutôt la méditation sur ça qui me plaît plus que les sports.

JÉRÔME COLIN : Evidemment. Vous pouvez rester des heures, plantée, assise sur une plage à regarder ce sable, cette eau, et ce ciel ?

AGNÈS VARDA : Le fait que surtout, moi je n'aime pas tellement les tempêtes, les choses extravagantes, mais surtout quand c'est calme. Et que vous avez la dernière vaguelette qui arrive, qui repart, et l'idée que c'est non-stop, que c'est un des plus beaux spectacles du monde et qu'il est tout le temps répété. Qu'on ne peut pas discuter ça, on ne peut pas discuter que le temps nous est donné par le mouvement des mers... Ah les coquins. Ils ont mis des tricots rayés, des fois qu'on ne comprenne pas. C'est pour ça qu'il y avait un pêcheur qui remaillait.

JÉRÔME COLIN : Oui, voilà.

AGNÈS VARDA : Tout s'explique.

JÉRÔME COLIN : Vous avez vu qu'il s'en passe des trucs sur la Place Ste Croix.



AGNÈS VARDA : Oui il se passe aussi des gens qui ont des idées en tête, pour nous faire plaisir peut-être.

JÉRÔME COLIN : Peut-être, je n'en sais rien.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : C'est un peu bébé ça. Ce qu'on voit.

JÉRÔME COLIN : C'est joli.

AGNÈS VARDA : Nous on parle plutôt de l'immensité de la mer. De l'immensité de ce mouvement perpétuel. C'est tellement impressionnant de se dire que quoi qu'il arrive, et quelques fois on sait que ça exagère, il y a des tempêtes, il y a des ouragans, il y a toutes sortes de choses mais moi je trouve qu'on peut avoir un rapport avec le temps que si on pense aux choses qui sont continues. Alors vous me direz l'horloge parlante aussi, fabriquée par les hommes. Elle est non-stop, mais enfin, ça ne me fait pas battre le cœur, l'horloge parlante. Pas vraiment.

JÉRÔME COLIN : Alors que cette mer éternelle...

AGNÈS VARDA : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Vous avez eu le temps Agnès d'être contemplative, parce que vous avez eu une vie quand même remplie, on va le voir, est-ce que vous avez eu le temps de vous arrêter, de regarder et d'apprécier ?

AGNÈS VARDA : Forcément sinon je ne comprendrais rien. Sinon je ne sentirais rien. Mais ce n'est peut-être pas dans les proportions... ce n'est pas 4 heures assise sans bouger au bord de la mer parce que c'est pas zen mon truc, ce n'est pas la contemplation, comment on dit, la méditation, il y avait un nom, existentielle, je ne sais pas quoi, non c'est plus simple que ça...

*Scène : « Arrivée des « petites filles aux fleur » »*



JÉRÔME COLIN : Ça c'était une jolie scène des « Plages d'Agnès ».

AGNÈS VARDA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez.

AGNÈS VARDA : Ça c'était bien joué. C'est bien joué cette histoire parce que j'ai cru que c'était un peu pour faire couleur locale, la plage, mais ça, d'avoir pensé, 1, aux fleurs en papier crépon, mais 2, d'avoir prévu des coquillages...

JÉRÔME COLIN : Pas mal hein !

AGNÈS VARDA : C'est bien pensé ça. Et quand on disait... Y'en a des jolis en plus.

JÉRÔME COLIN : Vous alliez à la plage à Knokke le Zoute ? C'est les premières plages que vous avez vues ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Ecoutez, Knokke le Zoute, Mariakerke, Middelkerke, ça je connais très bien. Le Zoute, et après La Panne. Voilà ça je pense que je les connais toutes. Alors je me suis amusée à rechercher des vieilles cartes postales. Ça existe.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est une de vos passions.

AGNÈS VARDA : Ben oui parce qu'au Musée d'Ixelles j'ai fait des petits panneaux de mes souvenirs, vous avez vu peut-être, il y a des puzzles de ma maman, une patience, jeu de cartes abandonné, et il y a des cartes postales que j'ai retrouvées, justement de Middelkerke, Mariakerke et tout ça, et des photos de nos quand on était petit. Ces fameuses photographies d'avant la guerre où c'était petit, un peu mate, un peu brillant je veux dire, et un peu beige, chamois et guilloché.

JÉRÔME COLIN : Guilloché sur les côtés.

AGNÈS VARDA : C'était des petites photos qui n'étaient pas plus grandes que ça. Et que maman avait gardées. Et qu'elle nous a passées, ou je ne sais pas si c'est une de mes sœurs ou mon frère, en tout cas j'ai réussi à mettre des cartes postales et des petites images qui d'un seul coup par l'image peuvent faire penser à des vacances d'avant la guerre. Parce que je suis quand même très vieille maintenant, j'ai connu des choses.

**Le dernier mot de Goethe en mourant c'était « Meer Licht » ou « Meer nicht » ...**



JÉRÔME COLIN : Vous avez aimé votre vie ? Vous avez été... vous êtes contente de ce que vous avez eu sur le menu ?

AGNÈS VARDA : Je ne sais pas très bien parce que quand j'ai fait « Les plages d'Agnès », en le faisant je me disais quand même j'ai fait vraiment beaucoup de choses, j'ai rencontré beaucoup de choses importantes, je me suis battue pour des idées qui avaient du sens, donc je me disais c'est cohérent ce que j'ai fait, mais... j'ai aimé, j'ai été aimée, vous savez cette fameuse façon de dire, mais quand même il y a toujours l'idée qu'on a loupé des choses, on n'a peut-être pas été assez attentif aux autres, on n'a pas assez écouté, on n'a peut-être pas assez compris. Je crois qu'on peut aimer sans comprendre, qu'on peut partager sans comprendre, mais je crois qu'en vieillissant on a un petit peu plus envie de comprendre et beaucoup de choses échappent, ont échappé surtout. Mais peut-être que



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

quelques fois le partage suffit, mais je ne sais pas, on a un désir de clarté quand on vieillit et à mesure qu'on s'avance vers le sombre, vers le tunnel, moi j'ai envie de lumière. Alors il y a une chose très drôle. Vous savez on dit toujours que le dernier mot de Goethe en mourant c'était « meer licht », ce qui voudrait dire « plus de lumière ». Et puis après il paraît qu'on n'est pas sûr, que c'était peut-être « meer nicht », peut-être « plus rien ».

JÉRÔME COLIN : Oh quelle horreur.

AGNÈS VARDA : Alors quelle horreur, mais ça voudrait dire qu'à très peu de choses près, à une lettre près, on peut être dans un concept magnifique du besoin de clarté, de lumière, c'est pour ça que j'y ai repensé quand j'ai dit clarté, et que peut-être ça veut dire rien.

JÉRÔME COLIN : A votre avis ?

AGNÈS VARDA : A mon avis je vais plutôt vers le rien.

JÉRÔME COLIN : Ceci dit, vous voulez que je vous rassure, moi aussi.

AGNÈS VARDA : Oui bien sûr, c'est pour tout le monde, mais enfin y'en a qui vont un peu plus vite que d'autres.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai, mais ça va, vous n'êtes pas épargnée, vous avez une longue vie ! Remplie, Agnès !

AGNÈS VARDA : Je ne sais pas, des fois vide, des fois solitaire, j'ai jamais ce que les gens croient vous savez. Ce que j'ai la chance d'avoir c'est que j'ai une espèce de troisième vie qui s'est déclenchée parce qu'on m'a invitée à une Biennale d'art et que j'ai compris que j'avais ce désir depuis très longtemps. C'est-à-dire que je me suis mis à faire des choses que je n'osais pas faire, et qu'on m'a donné l'occasion non seulement de les montrer mais d'être invitée à droite, à gauche. Quand tout d'un coup j'étais invitée dans un grand musée de Los Angeles, le Lacma et de me dire que j'avais une exposition là-dedans en même temps que Calder, je ne suis pas du tout prétentieuse, au contraire, je me disais c'est une blague qu'on m'a faite, c'est trop bien. Ce n'est pas possible que ce soit vrai.

JÉRÔME COLIN : Parce qu'en 2003 la Biennale de Venise vous a invitée et vous avez commencé à montrer vos installations d'art contemporain et vous avez inventé quand même, je ne sais pas si c'est vous qui l'avez inventée mais la phrase est géniale, et je me permets de la dire parce que je pense qu'elle est de vous, c'était « Vieille cinéaste, jeune plasticienne ».

AGNÈS VARDA : Ben oui. Parce que cinéaste ça commençait à bien faire, j'avais déjà quand même 70 ans, je ne sais pas quoi, mais j'ai commencé à me lancer dans ce plaisir d'inventer des formes dans l'espace, d'utiliser le recul, la profondeur, des choses qu'on ne fait pas avec un écran plat, et j'ai beaucoup aimé. J'ai tout de suite commencé avec un triptyque, avec trois écrans qui avaient de la pente, de l'angle et j'ai continué des choses auxquelles je pensais et particulièrement, vous savez on est tous en train de parler de tout ce qui est gâché, de recyclage et tout ça, vous savez j'ai fait un film sur les glaneurs...

JÉRÔME COLIN : Oui, « Les glaneurs et la glaneuse »

AGNÈS VARDA : Et quand je pense que nos beaux films en 35mm, avec 15 bobines, qu'on transportait, qu'on empilait, qu'on projetait, avec les fins de bobines, avec des trous, des déchirures, c'est fini puisque maintenant on a tout transformé en fiches numériques qui s'appellent des DCP, alors j'ai eu cette idée de récupérer les films, donc avec les copies 35mm de mes anciens films je fais des cabanes, je fais des maisons. Alors j'en ai fait une avec le film « Les créatures » qui était dans la Fondation Cartier, tous les murs, les toits, tout est en pellicule. C'est gai ça, il faut que vous voyiez ça une fois.

JÉRÔME COLIN : J'aimerais bien.

AGNÈS VARDA : Alors à Los Angeles c'était un film que j'avais tourné là-bas.

## Los Angeles...

AGNÈS VARDA : Dans notre voyage là, vous avez eu tort de mettre du chauffage.

JÉRÔME COLIN : Vous voulez que je coupe ?

AGNÈS VARDA : Oui.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Très bien. Vous êtes partie à Los Angeles, c'était... vous êtes partie 2, 3 ans. C'était quoi ? 1969-1971 ?

AGNÈS VARDA : 67-70.

JÉRÔME COLIN : Ah oui 67-70. Je vais recommencer alors. Vous êtes partie à Los Angeles à la fin des années 60.



AGNÈS VARDA : Voilà. Et après j'y suis retournée en 79, pour parler comme vous, jusque 81. Donc chaque fois j'y ai travaillé et j'ai aimé beaucoup l'Amérique. J'ai aimé beaucoup la vie en Amérique. Je ne peux pas dire que j'aime tout...

JÉRÔME COLIN : Et vous avez tourné des films là-bas...

AGNÈS VARDA : Tout le temps. Mais pas des films hollywoodiens, pas avec de l'argent américain en fait. J'ai été... si une fois, un mécène qui est venu me voir, qui m'a dit qu'il aimait ce que je faisais. Et que voilà il mettait, je ne me rappelle plus, 220.000 dollars pour faire le film.

JÉRÔME COLIN : Et vous avez tourné quoi ?

AGNÈS VARDA : « Lions love...and lies » celui-là, parce qu'il était tout à fait d'accord de faire un film marginal, un peu frappé, un peu osé...

JÉRÔME COLIN : Et donc vous habitez Los Angeles et ça, ça vous a plu !

AGNÈS VARDA : Beaucoup. Mais parce que ce n'était pas chez nous. Vous savez, proposez à n'importe qui le dépaysement, juste quelques temps, pas pour toujours, c'est ça surtout, on a le droit de rentrer, ce n'est pas s'installer définitivement. Vous voyez quelques fois je mets la fleur à ma place. Pour cette caméra. Mais je sais qu'il y a une saloperie de caméra quelque part qui m'attrape de toute façon.

JÉRÔME COLIN : De toute façon ce n'est jamais qu'une seconde fleur Agnès, vous en êtes une autre.

AGNÈS VARDA : Oui c'est ça.

JÉRÔME COLIN : Et à Los Angeles est-ce que vous avez côtoyé les artistes des années 70 là-bas, qui c'était les gens que vous côtoyiez là-bas ?

AGNÈS VARDA : La Nouvelle Vague avait très bonne cote, parce que c'était tout nouveau.

JÉRÔME COLIN : Donc vous êtes arrivée là-bas, vous étiez reconnue.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Absolument. Alors même tous ces grands cinéastes qui ont fait des carrières extraordinaires, Scorsese, George Lucas, ils n'avaient pas encore.... Coppola, ils n'avaient pas encore fait des films. Donc on représentait quelque chose qu'ils ont non seulement faite et fait très bien, quelques années après nous. Juste quelques années. Donc on a été chouchouté, j'ai des fois rencontré, avec Jacques Demy on rencontrait, de temps en temps on était invité chez des gens américains typiques. Moi je sais que j'ai une fois diné à côté de Gregory Peck, voilà. Jennifer Jones nous avait invités. Mais c'est une fois comme ça. Ce qui nous aidait surtout c'est que Simone Signoret, qui était une amie très chère, était là-bas à ce moment-là, parce que Montand tournait. Alors je ne sais pas, ils ont fait plusieurs choses, mais ce qui fait que par elle on voyait encore plus de gens. Et puis les Français allaient là-bas. Je me souviens que Noiret était là-bas, Anna Karina était là-bas, Anouk Aimée, on invitait beaucoup des Français à tourner.

**Jim Morrison, c'était un ami d'amis...**



JÉRÔME COLIN : Et vous avez rencontré Jim Morrison là-bas.

AGNÈS VARDA : Oui, c'était un ami d'amis et c'est surtout qu'il avait commencé des études de cinéma.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, tout à fait.

AGNÈS VARDA : Vous êtes en train de mettre la musique là ?

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas moi. C'est la Place Flagey ça Agnès. C'est « Light my fire », vous n'aimez pas cette chanson ?

AGNÈS VARDA : Vous êtes de mèche avec des gens vous ici.

JÉRÔME COLIN : Pas du tout, regardez, je ne sais pas ce qui se passe.

AGNÈS VARDA : On fait la plage instantanée, tout d'un coup y'a les Doors, ça va pas là.

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas moi.

AGNÈS VARDA : Je suis prise dans un piège. Rendez-moi chez moi, rendez-moi la liberté. Laissez-moi sortir de ce cauchemar. Tout est organisé.

JÉRÔME COLIN : Mais quoi, franchement, Morrison, c'est quoi ? Ça a été une amitié avec vous non ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : A peine. Parce que vous savez il était très secret. Je l'ai vu, avec notre ami Alain Resnais on le voyait, mais il aimait bien Jacques et moi, il aimait bien nos films.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est vrai que vous l'avez emmené sur le tournage de « Peau d'Ane » ?

AGNÈS VARDA : C'est vrai. J'ai pris le train jusqu'à Orléans, on a loué une voiture, Alain, Jim et moi, et on est allé... Mais y'a un type-là qui chante ou quoi ?

JÉRÔME COLIN : Il se prend pour Jim Morrison je crois.

AGNÈS VARDA : Il chante en playback ou quoi ?

JÉRÔME COLIN : A mon avis...

Scène : « Jim Morrison »



AGNÈS VARDA : Il chante en playback.

JÉRÔME COLIN : A mon avis.

AGNÈS VARDA : Alors c'est un voyage en Amérique...

JÉRÔME COLIN : Depuis la Place Ste Croix.

AGNÈS VARDA : Très souvent ça fascine les gens qu'on ait été à Los Angeles. Comme quoi Los Angeles...

JÉRÔME COLIN : Y'a une mythologie.

AGNÈS VARDA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez vu en concert Morrison, les Doors ?

AGNÈS VARDA : Ah ben oui, beaucoup de fois.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

AGNÈS VARDA : Ben oui...

JÉRÔME COLIN : J'aurais rêvé !

AGNÈS VARDA : Vous savez des endroits comme le Forum et tout ça, il y avait 10.000, 12.000, 14.000 personnes. C'était beau. Il était très extraordinaire parce qu'il était très excitant comme ça en scène mais en même temps il



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

venait, il s'asseyait au bord de la scène, il fumait une cigarette, ça durait le temps de la cigarette, un silence complet, très étrange. C'était un personnage complexe, une personne très complexe.

JÉRÔME COLIN : J'ai une question indiscreète.

AGNÈS VARDA : Si elle est indiscreète je ne réponds pas.

JÉRÔME COLIN : D'accord. Est-ce que c'est vrai que vous avez été témoin de la mort de Jim Morrison ?

AGNÈS VARDA : Oui mais alors ça va recommencer ce truc-là...

JÉRÔME COLIN : Non je vous pose la question juste, parce qu'on me l'a dit.

AGNÈS VARDA : Oui, c'est vrai, il était à Paris, il était dans un appartement avec sa femme, comme notre ami commun était chez nous, chez Jacques Demy et moi, c'est elle qui nous a appelés le matin, à 5 heures du matin, venez vite, venez vite. Comme je ne savais pas j'ai appelé les pompiers, on s'est précipité pour voir mais c'était déjà trop tard, donc on a tout de suite, voilà il y a eu un médecin qui est venu, un médecin légiste, effectivement. Comme il souhaitait plus que tout la discrétion, il l'avait exprimé beaucoup de fois, on a organisé son enterrement le mardi suivant, il y avait 4 personnes. Il y avait sa femme, une secrétaire, un type qui était venu de son groupe, un manager qui était venu, Alain et moi. Et ça fait... quand on pense aux milliers de gens qui vont sur sa tombe après... Mais vous savez c'est drôle la fascination pour les gens connus comme ça.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas pour les gens connus, c'est pour Jim Morrison. Il y a des gens connus qui ne sont absolument pas électriques. Et puis il y a des gens connus qui sont très électriques. Vous devez le savoir parce que vous avez dirigé tellement d'acteurs.

AGNÈS VARDA : Pas tellement mais ce que je sais en tout cas c'est que par exemple hier Prince est mort, et moi je m'en fiche, pour dire la vérité...

JÉRÔME COLIN : Alors que vous êtes habillée toute en violet et que c'était sa couleur.

AGNÈS VARDA : C'est vrai. Y'a pas que lui hein.

JÉRÔME COLIN : Mais c'est vrai aussi qu'il y a des artistes qui excitent notre imagination, qui nous fascinent, comme la poésie et puis y'en a qui sont des farces. Pour moi c'est une farce Prince. Ce n'est pas gentil de dire ça. Paix à son âme. Mais il n'a pas changé ma vie du tout. Mais y'a des livres qui changent la vie, y'a des films. Certains films de Buñuel m'ont impressionnée... oui je ne sais pas...Fellini.

JÉRÔME COLIN : Qui sont les...excusez-moi, vous pouvez répéter Fellini.

### **J'ai fait un film avec beaucoup d'acteurs, « Les cent et une nuits » mais c'est le seul film qui est un flop !**

AGNÈS VARDA : Dans les metteurs en scène Fellini m'a beaucoup impressionnée.

JÉRÔME COLIN : Et dans les acteurs ? Qui sont les acteurs et les actrices que vous avez dirigé et qui étaient électriques justement ?

AGNÈS VARDA : Y'en a beaucoup. Mais je dirais Depardieu, c'est un extraordinaire bonhomme. Mastroianni. Ceux que j'ai pu... J'ai fait un film avec beaucoup d'acteurs, « Les cent et une nuits » mais c'est le seul film qui est un flop total donc je ne sais pas si c'est pour ça, mais...

JÉRÔME COLIN : Il y avait la planète entière dedans. Il y avait même Clint Eastwood. Même Leonardo Di Caprio je me souviens.

AGNÈS VARDA : Non lui on ne le voit pas mais y'avait Bob De Niro qui fait une scène avec Catherine Deneuve...

JÉRÔME COLIN : Près d'une piscine non ?

AGNÈS VARDA : Voilà, dans un petit bateau. Ils ont été tous charmants avec moi, j'étais assez intimidée de les diriger, si on peut appeler ça diriger, en tout cas ça ne m'a rien donné puisque c'est vraiment celui de mes films dont personne n'a voulu. Sauf certains cinéphiles, certaines cinémathèques, tout le monde dit ah oui ça sera un témoin...

JÉRÔME COLIN : Et vous avez dit on ne veut pas que je fasse une comédie.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Je crois. Je suis censée faire des films sérieux, qui tiennent compte de la société, des difficultés de la société. Et c'est vrai que ça m'intéresse vraiment, et que je pense qu'on est là aussi pour témoigner. Des fois j'ai envie de faire des choses légères.

JÉRÔME COLIN : Là c'est pour le moment.

AGNÈS VARDA : En ce moment.

JÉRÔME COLIN : Un photographe, très célèbre, artiste contemporain et photographe.



**J'avoue que je suis dans un moment de doute parce qu'on a envie d'être près de ceux qui sont dans le malheur mais on ne les aide pas !**

AGNÈS VARDA : Et malgré que nous soyons dans une période particulièrement chaotique, dramatique avec les attentats, et pas seulement les attentats français et belges, mais vous voyez des attentats partout dans le monde, et les séismes, et le malheur, et cette grande migration comme ça, on est dans une période affreuse mais on se donne un peu le droit de faire... des choses, peut-être de plaisir, je ne sais pas. Je ne sais pas s'il faut proposer des relatifs divertissements ou s'il faut chaque fois se poser la question que nous sommes solidaires et tout ça. J'avoue que je suis dans un moment de doute parce qu'on a envie d'être près de ceux qui sont dans le malheur mais on ne les aide pas. C'est ça qui me frappe le plus. On est complètement pris de passion, de compassion, pour les malheureux qui passent d'une frontière à l'autre, d'un camp à l'autre, et puis quoi ? On ne va pas leur offrir notre maison, on ne va pas là-bas, on ne va pas les soigner. Je suis étonnée comme on a la connaissance de ce qui se passe dans le monde de plus en plus, parce que l'information est extraordinaire. Et en même temps, à part de dire ok je vais à Médecins Sans Frontières, à Infirmières Sans Frontières, je ne sais pas, ou je vais porter des colis, je vais apprendre à conduire un hélicoptère, je vais leur apporter moi-même, à part ça on peut juste dire c'est affreux quoi.

JÉRÔME COLIN : Ou faire des films pour sensibiliser, porter un message. Quand vous faites vos films dans les années 60 et les années 70 Agnès, vous montrez à la France des visages qu'on ne leur montre pas tout le temps. Les vagabonds... tout enfin, vous montrez des gens un peu d'en bas, des gens normaux. Des gens normaux !

AGNÈS VARDA : Ou bien des marginaux.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Ou bien des marginaux.

AGNÈS VARDA : Ceux que la société ne veut pas, ceux qui sont en colère...j'ai fait même un petit court-métrage sur les squatters. Ca encore c'est quelque chose, ils viennent squatter dans des maisons abandonnées, évidemment on les chasse. Je suis assez touchée par les gens démunis. Et quand j'arrive à parler avec eux, s'ils peuvent témoigner, pourquoi ils sont arrivés à cette situation c'est bien aussi. Mais en même temps j'ai l'impression que je fais rien parce que moi je rentre chez moi, je me mets sous ma couette, je suis dans une voiture chauffée, trop chauffée...

JÉRÔME COLIN : D'accord chef !

AGNÈS VARDA : Coupez une bonne fois pour toute.

JÉRÔME COLIN : Regardez.

AGNÈS VARDA : Et ouvrir la fenêtre. De l'air !

JÉRÔME COLIN : D'accord chef !

AGNÈS VARDA : De l'air, du vent, dégage !

JÉRÔME COLIN : Dégage... Vous avez raison.

AGNÈS VARDA : En tout cas ici en Belgique, parce que je vais un petit peu faire visiter ma petite exposition du Musée d'Ixelles...

JÉRÔME COLIN : Vous savez qu'on va aller la filmer, qu'on va montrer plein d'images et tout.

AGNÈS VARDA : Vous l'avez filmée ?

JÉRÔME COLIN : On va la filmer je pense.

AGNÈS VARDA : Oui mais moi je... vous savez vous devriez demander l'audio guide du musée, parce que j'ai commenté moi-même et demandez-leur, moi je suis d'accord puisque c'est moi qui l'ai fait, vous pouvez prendre des phrases de ce que je dis...

JÉRÔME COLIN : Génial !

AGNÈS VARDA : ...devant chaque chose.

JÉRÔME COLIN : Ben on va faire ça.

AGNÈS VARDA : Et puis moi j'ai peut-être un petit rendez-vous avec ma fille. Non ça va encore.

JÉRÔME COLIN : Ca va encore ?

AGNÈS VARDA : Du moment que vous ne me mettez pas en retard.

JÉRÔME COLIN : Je ne vous mettrai jamais en retard Agnès, je vous le promets.

### « Patates Utopia ».

JÉRÔME COLIN : J'aimerais bien revenir quand même sur... vous passez votre adolescence à Sète et pourquoi vous arrivez à Paris ?

AGNÈS VARDA : Parce que je crois qu'on était remonté parce que mon frère faisait des études et que ma mère voulait qu'on soit là-bas...

JÉRÔME COLIN : Et ça, vous aimez quitter les plages de Sète pour Paris ? Ou ça vous excite, vous êtes une jeune fille, j'imagine que ça doit être excitant.

AGNÈS VARDA : Ecoutez, vous dites ça mais je me souviens être à l'école, au lycée, et regarder par la fenêtre et visualiser la plage. C'est-à-dire me soutenir avec des images mentales qui étaient apaisantes, qui étaient belles, j'aime bien les couleurs, j'aime bien les couleurs de l'eau surtout vous savez, chaque jour avec chaque lumière c'est différent. Je ne sais pas. J'ai fait une pièce, ça s'appelle comme ça, qui s'appelle « Bords de mer ». Donc il y a une photographie verticale, très grande, au mur, qui représente la fin des vagues, elles arrivent au bout, par contre tout de suite après il y a une pente, il y a une projection du plafond et la photographie s'anime en fait, on voit en mouvement la suite, la petite vague qui devient de plus en plus petite et puis après il y a en vrai du sable. C'est-à-dire qu'il y a une image virtuelle, une image virtuelle aussi mais qui est filmée donc qui bouge et puis du vrai sable.

JÉRÔME COLIN : Et puis il y a la matière.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Et puis il y a la matière, de même qu'il y a la matière des patates, c'est-à-dire que j'aime bien que de contemplatif, imaginaire, on passe à un élément qui se touche. Ça c'est bien mais c'est pas exposé ici. Ici vous avez « Patates Utopia », voilà.

JÉRÔME COLIN : « Patates Utopia ».

AGNÈS VARDA : Ça vous avez en grand avec trois écrans qui font triptyque et avec au milieu la patate en cœur qui respire, plusieurs patates qui respirent, avec le bruit de la respiration. Et puis tout ce qui arrive aux vieilles patates fripées, tout ce qui repousse, les germes, les radicules, tout ça. C'est-à-dire la vie comme ça, la vie végétale qui est non-stop, c'est comme la plage, c'est comme tout ça. Ça c'est beau.

JÉRÔME COLIN : Mais comment c'est venu la patate ? Parce que la patate, quand on pense art contemporain, on ne pense pas nécessairement patate si je puis me permettre, pourquoi chez vous ça a été le centre de ces premières œuvres et aujourd'hui encore le centre de cette expo-ci ?

AGNÈS VARDA : Parce que quand j'ai tourné « Les glaneurs et la glaneuse », que je suivais les patates déchets, dans les patates déchets on a découvert de patates en forme de cœur et je me suis dit c'est lourd de symbole, je me suis dit c'est incroyable c'est le légume le plus modeste, quand il prend la forme d'un cœur il devient symbolique, il devient signifiant, il devient important. Donc comme j'ai commencé à les garder, qu'elles ont vieilli, elles ont pourri, elles se sont fripées, et j'ai beaucoup aimé que dans ces patates moches naissent encore de la vie, des germes, toute chose qui grouille donc c'est un peu par hasard que je suis tombée dessus mais je peux dire que je me suis jetée sur cet élément qui excite la pensée et l'imagination. Et vous verrez c'est très impressionnant ce qui pousse, tout ce qui sort d'une vieille patate, et quand elle est immangeable, inutilisable. Et ça c'est assez bien. Il y a un grouillement de vie.

JÉRÔME COLIN : C'est génial.



JÉRÔME COLIN : J'aimerais revenir...

AGNÈS VARDA : Oh non...

JÉRÔME COLIN : Si, oh pour une fois que je vous ai avec moi...dites.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Bon allez donc soigner votre entorse. Ah non ce n'est pas une entorse.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas une entorse, c'est le tendon d'Achille.

AGNÈS VARDA : Ah ce fameux tendon.

JÉRÔME COLIN : Ben oui.

AGNÈS VARDA : On sait enfin où est votre faiblesse.

JÉRÔME COLIN : Pff j'en ai plus qu'une madame.

AGNÈS VARDA : Ah, vous avez fait la liste.

JÉRÔME COLIN : Pas encore, je n'ai pas le temps de terminer, il y a tellement de trucs !

AGNÈS VARDA : Mon Dieu, il se passe autre chose là.

JÉRÔME COLIN : Ah !

AGNÈS VARDA : Un autre show. J'aime ne pas trop jouer à la poupée.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas joué à la poupée vous.

AGNÈS VARDA : Si mais...

JÉRÔME COLIN : Pas énormément.

AGNÈS VARDA : Pas énormément. J'ai joué à apprendre à ramer, tout ça.

JÉRÔME COLIN : Laissez les installer, on verra bien après.

AGNÈS VARDA : Attendez, je vois une photo. Vous savez qu'en plus je ne vois pas très bien.

JÉRÔME COLIN : Ah ben la photo je vais vous dire qui s'est, moi je sais qui s'est. C'est Astrid.

AGNÈS VARDA : Ah bon. Alors si vous voulez peut-être quand elle était jeune non ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

AGNÈS VARDA : Alors vous êtes tombé dans le panneau effectivement.

JÉRÔME COLIN : Oh !

AGNÈS VARDA : A travers ma mère qui idolâtrait la Reine Astrid, je lui ai rendu un hommage.

JÉRÔME COLIN : Regardez ! Regardez !

AGNÈS VARDA : Ah, oh lala...

JÉRÔME COLIN : Vous savez ce que c'est ?

AGNÈS VARDA : Oh lala...

JÉRÔME COLIN : Ça vous voulez ouvrir la porte Agnès !

## « Les glaneuses » de Millet !



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

Scène : « Brocante et tableaux »

AGNÈS VARDA : « Les glaneurs » ! « Les glaneuses » !

JÉRÔME COLIN : C'est magnifique ça hein.

AGNÈS VARDA : C'est une très célèbre toile.

JÉRÔME COLIN : De Jean-François Millet.

AGNÈS VARDA : Et quand on la regarde bien c'est très beau ce mouvement, la ligne de dessin... Avec le tram qui passe ! Alors... Et le chien ! Oh c'était parfait. C'est bête que je n'ai pas pris...

JÉRÔME COLIN : Vous avez votre caméra. Filmons un peu, Agnès.

AGNÈS VARDA : C'est bête parce que j'ai loupé... y'a toute l'équipe là, c'est le guet-apens.

JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez quand vous avez découvert ce tableau de Millet ?

AGNÈS VARDA : Evidemment, il y a très longtemps, c'est un tableau très connu du Musée d'Orsay. Ce qu'il y a c'est que quand j'ai commencé à m'activer sur « Les glaneuses » je me suis rappelé ce... Regardez ce qui passe... Attendez j'espère qu'ils vont tourner à droite. Voyons, où est-ce qu'il va lui ?

JÉRÔME COLIN : A mon avis il va tourner à droite.

AGNÈS VARDA : Ah, ça va devenir bien. Ne bougez pas.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes prête ? Ah non il va à gauche.

AGNÈS VARDA : Non ! Ce beau camion.

JÉRÔME COLIN : Il va à gauche. Vous aimez bien les camions de pub comme ça ?

AGNÈS VARDA : J'aime les camions.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez les camions ?

AGNÈS VARDA : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

AGNÈS VARDA : Parce que c'est gros. Et que ça roule. Dans le taxi je ne suis pas censée sortir ?

JÉRÔME COLIN : Vous faites ce que vous voulez, si vous voulez sortir vous sortez.

AGNÈS VARDA : Comme je ne vois pas bien je voulais aller voir.

JÉRÔME COLIN : Ben allez voir.

AGNÈS VARDA : Je ne suis pas attachée.

JÉRÔME COLIN : Non. Vous faites exactement ce que vous voulez mais je vous attends ici, vous revenez.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a plu ça, « Les glaneuses » de Millet finalement.

AGNÈS VARDA : C'est une très belle toile.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est beau. Oui c'est très beau.

AGNÈS VARDA : D'ailleurs j'ai filmé des gens qui venaient la voir, des milliers de Japonais qui venaient la voir.

JÉRÔME COLIN : Au Musée d'Orsay.

AGNÈS VARDA : Oui. Mais les gens ont cru que j'avais fait le film à cause du tableau. Ca non.

JÉRÔME COLIN : Non.

AGNÈS VARDA : J'ai fait le film à cause des gens qui glanent et du coup il y avait une petite référence culturelle parce que mon Dieu ça ne fait pas de mal d'aimer la peinture.

### **Il y a des jeunes gens, des enfants qui sont déterminés à être indépendants !**

JÉRÔME COLIN : Ça c'est sûr. Ça c'est absolument sûr. Quand vous êtes à Paris c'est vrai que vous allez faire une grande fugue en Corse ? Vous vous êtes barrée, vous êtes partie en Corse. Moi je trouve ça hallucinant. Ça montre quand même que vous avez eu du caractère très tôt.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Oui l'envie d'être indépendante. Surtout de savoir si je pouvais faire ce que je voulais comme une fille et ne pas être obligée de se dire que peut-être on n'a pas le droit de...

JÉRÔME COLIN : Parce qu'on est une femme.

AGNÈS VARDA : Oui moi je me suis dit voilà si je peux faire de la pêche et gagner ma vie en faisant de la pêche comme un homme, à cette époque-là ça comptait, de se dire bon à partir de là je me suis dit je suis libre, ça va quoi. Ça m'a servi vraiment de prendre confiance en soi-même. C'est ça.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez des femmes autour de vous qui étaient des femmes émancipées ? Non.

AGNÈS VARDA : Pas du tout.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous, vous avez voulu l'être alors qu'il n'y avait pas d'exemple proche ?

AGNÈS VARDA : Je n'ai pas voulu l'être, je suis née libre.

JÉRÔME COLIN : Comme ça.

AGNÈS VARDA : Enfin dans ma tête. Et dans une famille nombreuse, avec des parents parfaitement convenables et gentils, une mère charmante. Non mais le désir d'être autonome. Ça existe, ce n'est pas spécialement féministe. Je veux dire il y a des jeunes gens, des enfants qui sont déterminés à être indépendants. Y'en a qui ne veulent même pas se tenir, vous voyez bien il y en a qui veulent faire des choses pour lesquelles on ne les aide pas. Non je pense que ça m'a donné confiance en moi puis après j'ai fait des petits métiers, j'ai fait la photographe, et quand j'ai eu envie de faire un film je l'ai écrit, je ne me suis pas demandé si j'avais le droit – encore un tram.



JÉRÔME COLIN : C'est venu très vite le succès chez vous avec «Cléo de 5 à 7 » non ?

AGNÈS VARDA : Ce n'est pas vite hein. Ca ne s'appelle pas vite ça. J'ai fait des photos minables sans succès, j'ai fait un premier film radical tout à fait intéressant sans doute qui s'appelle « La pointe courte » en 54, je pense qu'en 60 ans il y a peut-être 10.000 personnes qui l'ont vu pas plus mais il est étudié dans les écoles, les lycées. C'est « Cléo de 5 à 7 » qui m'a fait connaître mais c'est en 61. Je ne suis pas toute jeune là. J'avais déjà 30 ans.

JÉRÔME COLIN : Et le plus gros succès de votre vie c'est « Sans toit ni loi ».



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Oui ça c'est vrai. Sur un film dur, raide, radical, que je pensais que les gens n'aimeraient pas tellement c'était triste, une fille qui pue, qui est sale, qui se traîne, qui est méchante et qui meurt, eh bien ça a été un succès, absolument. C'est pour ça que c'est difficile à comprendre ce qui marche et ce qui ne marche pas.

JÉRÔME COLIN : Grande interprète pour le coup dans « Sans toit ni loi ».

AGNÈS VARDA : Absolument. Elle avait 17 ans 1/2. Extraordinaire interprète même. On pourrait croire que le film d'ailleurs c'est elle qui l'a rendu accessible et impressionnant pour tout le monde.

**Dans ma profession je me dis que ça doit les énerver qu'on me donne tellement de trucs !**



JÉRÔME COLIN : Les récompenses ça vous a plu Agnès ? C'était important pour vous d'avoir un César par ci, là vous avez été Palme de je ne sais pas quoi au Festival de Cannes, vous êtes 4 genre à l'avoir, il y a Manuel de Olivera, Clint Eastwood, je ne sais plus qui et vous. Woody Allen et vous.

AGNÈS VARDA : Eh bien c'est bien.

JÉRÔME COLIN : C'est pas mal quand même, c'est une bonne famille.

AGNÈS VARDA : Oui mais je pense qu'il faut accepter, je ne voudrais pas faire la fausse modeste mais il faut accepter les choses que les gens vous donnent mais ce n'est pas la base de ma réflexion. C'est même quelques fois une imposture je me dis. Je pense que ça énerve les autres. Dans ma profession je me dis que ça doit les énerver qu'on me donne tellement de trucs. Parce que j'en n'ai pas besoin. Je pense que quelqu'un qui débute avec un film serait très content d'avoir une Palme et d'avoir un machin d'honneur. Un chien, j'ai gagné un Chien, j'ai gagné un Ours, un Lion, j'ai gagné des trucs, des bêtes, mais on voudrait bien...

JÉRÔME COLIN : L'Ours c'est à Berlin, le Lion c'est à Venise.

AGNÈS VARDA : Vous savez tout.

JÉRÔME COLIN : J'ai gagné des bêtes ! C'est joli ça.

AGNÈS VARDA : Mais je pense que des gens qui ont 30 ou 40 ans auraient besoin de ça plus tôt. Donc je pense que c'est presque des prix en trop qu'on donne. Je ne peux pas cracher sur des gens qui me donnent ça très gentiment, c'est donné toujours avec beaucoup de sympathie, et la Palme d'Or d'Honneur qui m'a été donnée à Cannes ça m'a



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

impressionnée quand même. Palme d'Or, ce n'est pas n'importe quoi. Mais je l'ai pris comme un cadeau, pas comme un mérite, pas comme... pour moi y'a pas mérite vous savez, il y a un certain talent et puis de la chance, voilà ça se passe entre tout ça.

### **Dans un tribunal on brandissait le papier « Nous avons avorté, jugez-nous » !**

JÉRÔME COLIN : Et un engagement ! Parce que vous le disiez tout à l'heure, il y a cette femme libre, en tout cas cette jeune fille qui veut se prouver qu'elle est libre, elle part en Corse... Vous avez passé quelques temps sur un bateau avec trois hommes, c'est ça ? Ca ça doit changer une jeune fille non ?

AGNÈS VARDA : Absolument. Mais ça veut dire qu'on apprend et comment respecter les autres et comment se faire respecter. Je ne dis pas respecter au sens noble du mot mais comment on peut vivre en communauté en essayant d'étudier qu'est-ce qu'eux vont penser, qu'est-ce que moi je dois faire, qu'est-ce que je ne peux pas faire, c'est-à-dire un comportement qui rende la vie commune possible. Donc j'ai appris ça très jeune.

JÉRÔME COLIN : Comment après avoir passé quelques mois sur un bateau avec 3 hommes on ne déteste pas les hommes pour toute sa vie ?

AGNÈS VARDA : Ils étaient formidables. Pourquoi je vais les détester ?

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas.

AGNÈS VARDA : Pas du tout. Il y en avait un qui était de Sarde... il y en avait un qui était Sarde de Sardaigne, il ne parlait pas autre chose qu'une espèce de patois. Il racontait des histoires, que j'écoutais, je ne sais pas de quoi il parlait. Mais je crois que c'était des histoires avec la lune, le soleil, c'est-à-dire des trucs à mon avis des récits quasiment préhistoriques dans une langue que je ne comprenais pas. Il me faisait penser, quand j'ai vu plus tard « La Strada », vous vous rappelez Zampano, eh bien ce Sarde il me faisait, il m'a fait penser plus tard – non je ne vais pas le faire comme ça - Vous vous rappelez « La Strada », Zampano, eh bien moi j'avais connu un Sarde, des années avant, qui ressemblait à Zampano. Des hommes un peu brutes comme ça et courageux, et travailleurs, j'ai bien aimé ça. Et gentils dans leur genre.

JÉRÔME COLIN : Quand je parle d'engagement, je trouve ça extrêmement important pour les artistes et c'est vrai qu'au cinéma il y a un peu moins d'engagement qu'avant, en France en tout cas, dans la société civile, je me rappelle, moi je n'étais pas né bien évidemment mais je connais très bien cette histoire du Manifeste des 343 salopes, et vous faisiez partie de ces 343 femmes qui avaient signé ce manifeste pour l'avortement, est-ce que quand vous l'avez signé, est-ce que quand vous avez décidé de vous engager dans cette cause pour le droit à l'avortement, pour le droit à la liberté, pour le droit de pouvoir disposer de son corps et de sa vie comme on en veut, est-ce que vous aviez l'impression que c'était un engagement à ce point important ou vous le faisiez parce que c'était naturel chez vous de vous associer à ça ?

AGNÈS VARDA : Non d'abord c'est naturel de considérer que les enfants devraient toujours être désirés. Déjà. Une chose. Et que pour cela il faut se donner les moyens de contrôler les naissances, de ne pas mettre au monde un enfant qu'on ne désire pas ou que le partenaire n'a pas désiré, etc... Donc ça c'est une base de liberté. Et ce n'est même pas l'avortement, tout le monde n'a parlé que de ça mais c'est simplement le contrôle des naissances déjà qui était si important. Les jeunes filles n'avaient pas le droit d'aller consulter, il fallait une permission de leur maman. Les gens ne se rendent pas compte de par où on est passé. C'était une terreur pour les jeunes filles d'avoir un amoureux. Une terreur d'être enceinte. Après il y a eu la terreur du sida, beaucoup de choses, mais le moment où beaucoup de femmes ont pris le risque de dire qu'elles avaient avorté, et donc qu'elles pouvaient aller en prison puisque c'était ça le truc, il y avait des gamines en prison quand même. Quand on brandissait le papier « nous avons avorté, jugez-nous » et qu'il était signé par, je ne sais pas, je ne trouve pas le mot que je cherchais, l'écrivaine...

JÉRÔME COLIN : Françoise Sagan ?

AGNÈS VARDA : Oui. Quand dans un tribunal on brandissait le papier « Nous avons avorté, jugez-nous » et qu'il y avait Françoise Sagan, Catherine Deneuve, Delphine Seyrig, Simone de Beauvoir, des savantes dont je ne sais pas le



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

nom, des journalistes...ils étaient quand même obligé de se dire ou il faut juger toutes ces femmes ou il faut se poser la question. Donc je pense que ça a agi quand même. C'était surtout spectaculaire en fait. Comme toujours, quand on... ça s'appelle name dropping, quand on met des noms, moi je n'étais pas très connue mais enfin quand on met des noms de gens connus, on croit que ça aide la cause. Oui mais à ce stade-là, si on prend un risque. Si c'est juste pour dire...

JÉRÔME COLIN : Si c'est de l'engagement.

AGNÈS VARDA : C'est pour ça très souvent moi on me demande de signer des trucs mais pour tout le monde je veux bien signer mais y'a aucun engagement à signer. Y'a aucun engagement à signer pour faire libérer une femme qui est au Népal. Ou je vais la chercher ou je ne fais rien. Je pense que l'engagement à propos de l'avortement était essentiel parce qu'il était condamnable en quelque sorte. Sinon ça n'a pas de sens.



Scène : « Les parapluies de Cherbourg ».

**Je crois que le bonheur est fait d'illusion du bonheur... Et que de l'avoir connu cette illusion rend heureuse !**

AGNÈS VARDA : Mon Dieu, maintenant on a le parapluie. Ça va être « Les parapluies de Cherbourg ». Non. Oui... Vous croyez ?

JÉRÔME COLIN : A mon avis ça doit être ça

AGNÈS VARDA : Vous croyez qu'ils ont été jusque-là ?

JÉRÔME COLIN : Vous savez quelle est ma scène préférée des... Ah non y'en a plusieurs.

AGNÈS VARDA : La scène préférée des « Parapluies de Cherbourg » ? Attention.

JÉRÔME COLIN : La séparation sur le quai.

AGNÈS VARDA : Ah ben ça pleure quand même.

JÉRÔME COLIN : C'est fameux hein.

AGNÈS VARDA : Ca pleure.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Moi j'aurais bien voulu connaître Catherine Deneuve et Françoise Dorléac à l'époque des « Parapluies de Cherbourg ». Voilà des femmes encore de caractère. Non ?

AGNÈS VARDA : Oh oui. Et de talent, oui.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi votre scène préférée des « Parapluies de Cherbourg » ?

AGNÈS VARDA : Quand même les adieux à la gare. C'est systématiquement fait pour qu'on pleure. Donc c'est bien fait.

JÉRÔME COLIN : Vous disiez tout à l'heure c'est vrai que ma vie elle est longue, elle est remplie, etc... mais on a peur de ne pas tout comprendre, de ne pas avoir assez écouté, et vous avez dit quelque chose de très beau, j'ai aimé et j'ai été aimée. Est-ce que quand on regarde la vie un peu d'en haut, est-ce que finalement c'est la seule chose ou derrière il y a l'art, il y a l'engagement, il y a d'autres choses qui sont importantes ?

AGNÈS VARDA : On ne peut jamais dire c'est la seule chose importante parce qu'il n'y a aucune chose qui soit suffisante ou unique. Je crois que c'est toujours beaucoup de choses mais c'est la combinaison, le moment, l'assemblage justement, comme pour le succès d'un film je le disais, c'est un certain nombre de circonstances, d'émotions, de moments, de timing, je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'il y a eu des moments dans votre vie où tout s'est aligné, où tout était parfait ?

AGNÈS VARDA : Je ne sais pas, peut-être. Quand j'y pense, avec le recul, je ne crois pas. Je crois que le bonheur est fait de l'illusion du bonheur aussi, je crois vraiment. Et que de l'avoir connu cette illusion rend heureuse. Ça se mord la queue l'histoire.

JÉRÔME COLIN : Les plus grands moments d'illusion du bonheur comme vous dites dans votre vie c'est lesquels ?

AGNÈS VARDA : Ah je ne sais pas, c'est compliqué, c'est personnel. Je crois que c'est toujours Aragon qui a la clé. « Qui parle du bonheur a toujours les yeux tristes ». C'est ça. Il y a cette juxtaposition des larmes et du sourire, d'amour, de félicité et de panique.



AGNÈS VARDA : Je vais tousser... Je ne bois que de l'eau.

JÉRÔME COLIN : Vous ne buvez que de l'eau ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Mais quand je vois Spa ça me fait plaisir, voilà, c'est ça mon amour des Belges. C'est idiot, c'est de l'eau qui est meilleure que les autres.

JÉRÔME COLIN : Ils vous remercieront pour la publicité.

AGNÈS VARDA : Ah oui c'est vrai qu'on est censé par faire ça.

### Jacques Demy, « Jacquot de Nantes »...



JÉRÔME COLIN : Il y a un nom qu'on n'a pas encore prononcé, c'est bien sûr celui de Jacques Demy, parce que quand malheureusement il est décédé, il y a eu « Jacquot de Nantes » qui est un hommage incroyable.

AGNÈS VARDA : C'est un hommage à son enfance. C'est-à-dire je crois que c'est ce qu'on connaît toujours le moins. Les gens vous racontent leur vie et quand on s'aime je ne sais pas jusqu'à quel point on partage l'enfance, qui reste quand même, même si on a des souvenirs racontables, il y a quand même ce noyau de l'enfance qui quelques fois ne se partage pas, ne s'ouvre pas. Et j'ai trouvé qu'il m'a fait un cadeau en me racontant des choses de son enfance et en acceptant, en me demandant que je le filme. Parce qu'au fond il valorisait ça. Je crois, si on peut dire ça de quelqu'un qui était en train de mourir et qui était condamné, est-ce qu'il a pu être, je n'ose pas dire le mot, est-ce qu'il a été heureux qu'on fasse ce film ? Oui et non. Comme tout est complexe.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

AGNÈS VARDA : Je pense que ça a été un plaisir, je ne sais pas si c'est un bonheur, que son enfance soit tellement valorisée. Et comme je l'aimais beaucoup je crois qu'à ce moment-là je crois que c'est la seule chose qu'on pouvait faire pour le rendre content. Je ne pouvais pas le guérir. Le sida c'était inguérissable à ce moment-là, c'était « condamné à mort ». Ce n'était même pas « ça ira mieux peut-être ». Donc je le trouve même courageux d'avoir fait face à ça relativement calmement. Mais je pensais qu'en parlant de son enfance, en filmant son enfance, je lui donnais ce à quoi il tenait le plus. Au lieu de raconter une histoire d'amour qui aurait pu être l'équivalent de ça. Non je crois que c'était bien de revenir à la base. Et à propos de patates qu'il sculptait des patates de pommes de terre pour faire des marionnettes, j'y ai repensé après, c'est rigolo.

JÉRÔME COLIN : Oui.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Mais je pense qu'il a aimé qu'on tourne ce film, il a vu le montage presque en entier, donc c'est pour moi associé en même temps à la douleur qu'il avait et à la douleur de le perdre mais à quelque chose qui était positif. Pendant qu'il mourait il y avait quelque chose qui naissait et qui était lié à lui, qui était lié à ce à quoi il croyait et ce qu'il aimait. Donc est-ce qu'on peut, vous savez l'histoire, « y'a pas d'amour, y'a que des preuves d'amour », disait Cocteau, mais est-ce que c'était une preuve ? C'était une preuve de quelque chose, de partager quelque chose qui lui plaisait mais c'était très difficile, c'est une période très difficile au fond, très douloureuse, mais disons qu'on a partagé ça à plein, dans les deux sens, ce que ça représentait pour moi de faire un film, ce que j'aime, même dans le grand malheur on est où on était, j'aime tourner, j'ai aimé tourner ce film. Ça a été plus dur de le finir parce qu'il était mort mais pendant qu'on tournait et qu'il venait voir les rushes et qu'il avait l'air content c'était une très étrange situation. Mais ce n'est pas que c'est personnel puisque c'était du cinéma et que ça a paru et que ça a été vu. Et le film est montré aussi dans les écoles. C'est une de mes fiertés vous voyez, plus encore que les prix, les Palmes, que mes films ou ceux de Jacques soient choisis par l'Éducation nationale pour être montrés dans les heures de classe. Quand je sais que des gamins, des classes entières voient « Jacquot de Nantes » et qu'on leur pose des questions sur comment on peut jouer quand on n'a pas de télé, quand on n'a pas de radio, quand on n'a pas de petits jeux, qu'est-ce qu'on peut faire, qu'est-ce qu'on peut inventer. Et ça, ça me plaît. Même « Les plages d'Agnès » sont maintenant montrées au collège. Donc la liberté, puisque c'est ma marque si j'ose dire, c'est de faire un cinéma libre, donc c'est quand même bien qu'on montre dans les classes des films comme ça et pas seulement des classiques très beaux comme Renoir, très connus, John Ford et tout ça.

### **Mamyta Punk...**

AGNÈS VARDA : Oh mon Dieu des enfants maintenant ! Ce n'est pas pour moi quand même.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est vrai que vos petits-enfants vous appellent Mamyta Punk.

AGNÈS VARDA : Mais oui c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : J'adore ce surnom.

AGNÈS VARDA : C'est mes cheveux, c'est ça qui est punk peut-être. Et Mamyta c'est parce que je suis leur grand-mère tout simplement.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous avez cette coiffure ? Je me suis toujours posé la question de ces deux couleurs. Bien évidemment ça vous différencie terriblement et le pire c'est que ça vous va.

AGNÈS VARDA : J'allais dire, la vraie question est-ce que c'est déplaisant ou plaisant ?

JÉRÔME COLIN : Moi j'adore.

AGNÈS VARDA : Eh ben alors ça va. C'est la réponse à pourquoi.

JÉRÔME COLIN : Non c'est l'idée. D'où ça vous est venu l'idée. Parce que c'est audacieux quand même.

AGNÈS VARDA : Mais non. L'idée elle est que je suis blanche, ça pousse blanc. Quand c'est arrivé là en vrai, il y avait encore mes cheveux foncés. Je me suis dit ça c'est pas mal à ce stade-là, et quand ça a descendu plus je n'avais pas envie d'être blanche, donc je refais ce qui a été un stade du blanchissement.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

AGNÈS VARDA : Et ça me plaît.

JÉRÔME COLIN : C'est absolument génial.

AGNÈS VARDA : Peut-être qu'il faut être un petit peu punk pour ne pas qu'on vous plaigne. Non, oui.

JÉRÔME COLIN : Si c'est brillant parce que je n'y aurais pas du tout pensé. Moi je pense que vous avez totalement raison.

AGNÈS VARDA : Vous savez les choses des vieux, il y a trois lois, pas parler de sa santé, pas se plaindre et pas radoter. Et le troisième c'est le plus dur parce qu'on raconte des fois deux fois la même histoire alors aie, je l'ai déjà racontée. Aie, j'ai radoté.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux

AGNÈS VARDA : Donc, vous me renvoyez dans mes appartements ?

JÉRÔME COLIN : Je vous renvoie dans vos appartements ma chère... Oh, regardez !

AGNÈS VARDA : Ah ils avaient encore un coup qui manquait là.

JÉRÔME COLIN : On voulait vous offrir des fleurs.

ZOUKA : Bonjour.

AGNÈS VARDA : Bonjour la Patate ! Comment ça va ?

ZOUKA : Très bien et vous ?

JÉRÔME COLIN : Ah vous avez remarqué que c'était une patate !

AGNÈS VARDA : Oui hein.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Agnès Varda sur La Deux